

Culture



Identité familiale et identité individuelle chez des immigrantes italiennes âgées : réflexions à partir de deux recherches

Mauro Peressini et Deirdre Meintel

Volume 13, numéro 2, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083118ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083118ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peressini, M. & Meintel, D. (1993). Identité familiale et identité individuelle chez des immigrantes italiennes âgées : réflexions à partir de deux recherches. *Culture*, 13(2), 17–36. <https://doi.org/10.7202/1083118ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Identité familiale et identité individuelle chez des immigrantes italiennes âgées: réflexions à partir de deux recherches.

Mauro Peressini

Musée canadien des civilisations

Deirdre Meintel

Département d'anthropologie

A review of the literature on Italian immigrant women and clarifications on the concepts of identity, family identity and individual identity, introduce a presentation of the results obtained from two projects dealing with multiple identities and complex identity management. The focus is primarily on the relationships between family identity and individual identity. Using life stories, the authors show how these vary. Many discourses set a high value on family identity and depreciate individual identity. However, others express exactly the opposite. Between these extremes, we find a series of discourses in which family identity and individual identity coexist. In these cases, the women interviewed set limits to their roles, be they of mother or wife, as well as to the expression of their individuality. Faced with such a diversity in attitudes, the authors suggest that the discourses produced by Italian immigrant women reflect past and present social relationships. The research context should be considered as part of these relationships.

Une revue de la littérature sur les femmes immigrantes d'origine italienne et une clarification des notions d'identité, d'identité familiale et d'identité individuelle, précède la présentation des résultats de deux recherches portant sur l'univers identitaire et sa gestion complexe. Les auteurs se penchent particulièrement sur les relations entre l'identité familiale et l'identité individuelle. À l'aide d'extraits de récits de vie, les auteurs montrent comment ces relations sont extrêmement variables, non seulement d'une femme à l'autre, mais aussi chez une même narratrice. Si de nombreux discours expriment une très forte valorisation des identités familiales, laissant peu de place à l'expression d'une identité individuelle, d'autres passages expriment exactement l'inverse. Entre ces extrêmes, on trouve toute une série de discours dans lesquels identité familiale et individuelle coexistent. Les narratrices imposent alors des limites tout aussi bien à leur rôle de mère et d'épouse, qu'à l'expression de leur individualité et à la poursuite de désirs et d'objectifs personnels. Devant une telle diversité d'attitudes, la conclusion indique que les discours produits résultent des pratiques et des relations sociales qui ont marqué et qui marquent la vie des narratrices. Le rapport chercheur-interviewé fait partie de ces pratiques et relations.

Introduction

Comment décrire le système de valeurs des femmes immigrantes italiennes aujourd'hui? Comment se considèrent ces femmes qui ont soixante ans ou plus et qui vivent parfois avec leurs maris, tantôt avec leurs enfants et tantôt seules? Comment se définissent-elles? Se voient-elles comme des « épouses »? Se voient-elles encore comme des « mères » pour leurs enfants qui sont eux-mêmes mariés et parents? Ou bien accordent-elles désormais une plus grande importance à d'autres rôles et à d'autres identités? Quelle place occupent, en particulier, leurs désirs et leurs objectifs personnels, ainsi que leurs goûts individuels dans leur vie quotidienne? Ceux-ci sont-ils sacrifiés au profit des devoirs familiaux? Ces femmes voient-elles dans les rôles familiaux des moyens privilégiés de se réaliser personnellement? Ou revendiquent-elles aussi certaines formes d'accomplissement de soi qui ne passent pas par leurs qualités d'« épouses » ou de « mères »? Se conçoivent-elles aussi comme des « individus », au sens moderne du terme, et quelle place occupe cette identité dans leur système de valeurs?

La littérature sur les femmes immigrantes d'origine italienne ne permet pas de répondre

clairement à ces questions pour différentes raisons. Tout d'abord, parce que l'identité a rarement constitué le thème central et explicite des travaux, de sorte qu'on ne peut y trouver le plus souvent que des réponses implicites. Ensuite, parce que même si on effectue une lecture en termes d'identités des descriptions et des analyses qui nous sont présentées, les interprétations divergent. Bien sûr, les identités familiales, avec leurs rôles de « fille », de « soeur », d'« épouse » et de « mère », sont posées presque unanimement comme étant omniprésentes dans la vie de ces femmes au point de rendre, sinon impossible, du moins très limitée l'apparition d'autres identités¹. Mais au-delà de ce constat, on observe d'un auteur à l'autre, et parfois chez un même auteur, une oscillation entre deux types d'interprétations.

Un premier discours met l'accent sur le caractère imposé des identités et rôles familiaux. On insiste alors sur les processus à l'origine de la constitution et du maintien de ces identités. Plus précisément, on s'efforcera de dégager les mécanismes sociaux de contrôle qui ont contribué à confiner les femmes dans leurs rôles familiaux. Certaines études montrent, par exemple, comment la famille, le réseau de parenté et la communauté locale des *paesani* exercèrent un contrôle social sur l'émigration des femmes et sur leur mobilité géographique, tant dans les villages d'origine que dans les villes américaines (Taschereau 1987: 70-73, 95, 97, 103, 113). Dans la même veine, on montre comment la fidélité conjugale de la femme restée seule au village, suite à l'émigration de son mari, fut moins l'effet d'un accord tacite ou d'un consensus entre mari et femme que le produit d'un dispositif de contrôle social et de surveillance communautaire exercé sur les épouses des émigrants (Iacovetta 1987: 7). De même, on fait état du contrôle social qui fut transposé et reproduit sur les lieux de travail en Amérique, grâce à la présence de parents et de *paesani* à qui revenait le devoir d'exercer une surveillance jugée nécessaire pour protéger les femmes des « mauvaises influences » de la société d'accueil (Sturino 1986: 27-28; 1978: 292). Même les politiques canadiennes d'immigration, désignant les femmes immigrantes comme « membres de la famille » (et « dépendantes » de leurs maris), sont décrites comme ayant contribué au confinement des femmes immigrantes italiennes dans leurs rôles familiaux (Iacovetta 1987: 7; Allevato 1987). Soulignons au passage que les identités familiales apparaissent aussi comme imposées dans des travaux qui portent sur les membres de la deuxième génération d'origine italienne. Colalillo (1985), tout comme Danziger

(1974), par exemple, avancent que les jeunes filles d'origine italienne sont l'objet d'un plus grand contrôle familial que leur frères de la part de leurs parents qui veulent ainsi les confiner dans leurs rôles familiaux traditionnels de « mère » et d'« épouse » et les protéger des nouveaux rôles proposés par la société d'arrivée (voir aussi Pichini 1987).

À côté de ce premier discours, on en trouve un second qui, plutôt que de se pencher sur les mécanismes sociaux de construction, de reproduction et de maintien des identités familiales, s'intéresse à la vision qu'ont les femmes elles-mêmes de leurs rôles et de leurs identités. À travers les yeux des femmes immigrantes italiennes, les identités familiales apparaissent alors souvent comme des identités normales, qui vont de soi et qu'on accepte comme primordiales par rapport à toute autre identité (voir par exemple Boissevain 1971; voir aussi Banfield 1958; Moss et Thompson 1959; Vecoli 1964). Par exemple, dans le débat sur le pouvoir féminin en Italie (Cronin 1977; Berkowitz 1984) et dans la région méditerranéenne (voir entre autres Dubish 1986; Lacoste-Dujardin 1985), les auteurs prennent généralement pour acquis (ou ne mettent pas en question) la centralité des identités familiales pour les femmes. La discussion porte surtout sur la valorisation de la sphère domestique ou familiale et sur sa pertinence dans la vie sociale en général et pour la définition du statut des individus. Plus généralement, plusieurs travaux laissent entendre aussi que la femme immigrante, comme tout individu italien d'ailleurs, se définirait toujours et avant tout comme un membre d'une famille, tant dans les villages d'origine qu'en Amérique. Avant toute autre définition d'elle-même, une femme italienne se concevrait toujours à travers ses rôles d'« épouse », de « mère », de « fille » ou de « soeur » intériorisés dès l'enfance. Loin de contester ces rôles, la femme immigrante agirait plutôt en conformité avec les connaissances, les croyances, les traditions, les valeurs, les règles, les normes ou les principes éthiques ou religieux qui leurs sont rattachés. Le confinement de ses activités dans le domaine des « travaux domestiques » et des « soins aux enfants », le respect de la fidélité conjugale ou le fait de choisir des emplois en fonction de leur compatibilité avec ses rôles de « fille » et de « mère » seraient tous des éléments vus comme normaux par la femme italienne immigrante qui y trouverait le cadre culturellement déterminé de sa valorisation.

Ce discours présente donc les identités familiales comme étant supérieures à toute autre identité dans l'échelle des valeurs des femmes immigrantes.

Celles-ci ne se concevraient comme « femmes », par exemple, qu'à travers leurs rôles familiaux (Sturino 1986: 21-25; Perry 1978), réduisant ainsi une identité sexuelle à n'être qu'une identité familiale. Les rôles familiaux seraient aussi valorisés aux dépens de comportements plus individualistes et aux dépens d'une affirmation individuelle de soi. On affirmera, par exemple, qu'il est rare de voir une femme immigrante italienne agir uniquement en fonction de ses goûts personnels, conformément à ses propres besoins individuels ou dans le but de satisfaire ses propres désirs. Étant donné le caractère primordial de sa définition familiale, la femme immigrante, comme les autres membres de la famille, s'efforcerait au contraire de réduire, voire même de supprimer ses aspirations individuelles pour contribuer plutôt au bien-être du groupe familial (Harney 1978: 80; Iacovetta 1986: 199). En tant que « fille », elle aurait subordonné, dans son enfance, ses propres aspirations scolaires ou professionnelles, aux besoins de la famille. À l'instar de ses frères, elle aurait considéré comme un devoir normal le fait de contribuer, grâce à son salaire, à l'achat d'une maison pour la famille, ou de contribuer, par ses études ou son travail, au statut social et économique du groupe familial plutôt que de viser uniquement un enrichissement personnel (Sturino 1978: 299; 1985: 125-126). En tant que « mère » - et tout comme son mari - ses besoins (vacances, loisirs, acquisition de biens personnels) auraient toujours été subordonnés à ceux de ses enfants (Sturino 1978:298). Tout cela aurait été et serait encore conçu, par la femme immigrante, comme une série de sacrifices assumés, valorisés et normaux en fonction des rôles de « fille », d'« épouse » ou de « mère » qu'elle aurait eu à occuper durant sa vie. Le caractère assumé des rôles familiaux se trouve parfois même affirmé chez les membres de la « deuxième génération » (Ziegler 1977).

La littérature, et parfois chaque auteur, oscille donc entre deux discours qui divergent sur au moins deux points. Le premier concerne l'efficacité du point de vue proposé vis-à-vis de ce qu'on cherche à expliquer. Si la question est de savoir pourquoi tel ou tel groupe d'acteurs agit de telle façon plutôt que de telle autre, le premier discours présente à la fois quelques avantages et problèmes. Il est certain que la connaissance des processus sociaux à l'origine de l'existence et de la reproduction de tels ou tels rôles ou identités est nécessaire pour une compréhension complète du problème. Mais elle est loin d'être suffisante. Car à moins de considérer les acteurs comme de simples objets passifs, ce qui les fait agir ne sont

pas simplement les éléments (identités, traditions, valeurs, règles ou normes de comportements, principes éthiques ou religieux) produits et mis en circulation par la société (individus, groupes et institutions), mais bien ce qu'ils ont dans la tête: ces éléments comptent, bien sûr, mais tels qu'ils se sont incorporés chez chacun, tels qu'ils ont été appropriés, interprétés et réarrangés plus ou moins profondément selon des processus complexes où interviennent des facteurs qui composent la vie de chacun d'ordre sociologique, psychologique et même, à la limite, biologique. La prise en compte du « point de vue de l'acteur », de ses « rationalités » spécifiques (mise en jeu de connaissances, croyances, traditions, valeurs, règles et normes de comportement, principes éthiques ou religieux) que nous propose le second discours est donc incontournable.

Le deuxième point de divergence concerne les résultats eux-mêmes. À travers ses analyses, le premier discours fait des identités familiales, non seulement des identités imposées, mais aussi, de manière implicite ou explicite, des identités imposées au détriment de quelque chose d'autre qui renvoie le plus souvent à la possibilité de se réaliser personnellement, de choisir librement ses propres styles de vie (comme le célibat par exemple), de poursuivre des études, de choisir un travail selon ses intérêts personnels ou ses propres goûts. Décrites comme des obstacles à l'affirmation individuelle des femmes, les identités familiales s'opposent donc à une volonté que l'on ne questionne pas et qui est plutôt posée comme motivation primordiale, soit celle de se réaliser comme « individu » indépendamment de ses appartenances à une famille. En revanche, on peut dire que le second discours ne fait pas des identités et des rôles familiaux des lieux de conflit identitaire. Plutôt que d'être vus comme étant imposés socialement au détriment d'autres identités, ils sont décrits comme prioritaires et allant de soi pour les femmes. Simultanément, cette interprétation suggère que la définition de soi comme être individuel indépendant, travaillant à satisfaire ses propres buts et possédant ses propres besoins et désirs représente, chez les femmes en question une identité marginale. Sur un plan plus général, l'affirmation individuelle ne se présente pas comme une donnée primordiale toujours présente, mais plutôt comme une attitude parmi d'autres qui peut faire partie ou non du système de représentation des acteurs et ce à divers degrés. S'il comporte ainsi l'avantage de ne poser aucun a priori, le second discours pêche cependant par son interprétation

trop univoque du système de valeurs des femmes immigrantes italiennes, comme le montrent deux recherches que nous avons menées.

Mais avant de décrire ces recherches, il est nécessaire de définir plus précisément deux notions dont le flou est à notre avis responsable de l'indécision de la littérature: définir, tout d'abord, la notion d'identité² en général; préciser, ensuite, ce que l'on entend par l'une des identités qui peut le plus facilement porter à confusion, soit l'« identité individuelle ».

Conçue comme un produit social (c'est-à-dire résultant de l'interaction d'individus, de groupes et d'institutions), l'« identité » désignera un phénomène qui comporte deux éléments liés. Premièrement, il s'agit d'un phénomène par lequel des acteurs utilisent un certain nombre de catégories de divers ordres pour se désigner eux-mêmes ou pour désigner les autres selon les situations sociales rencontrées: « individu », « père », « mère », « enfant », « homme », « femme », « jeune », « vieux », « riche », « pauvre », « ouvrier », « patron », « fou », « sain d'esprit », « criminel », « honnête », « Italien », « Québécois », « Canadien », « citoyen » etc. Deuxièmement, chacune de ces catégories ou étiquettes comporte un contenu composé d'un ensemble d'attributs (ensemble de connaissances, de croyances, de valeurs, de traditions, de normes ou de règles de comportements, de principes éthiques ou religieux), définis de manière plus ou moins explicite et plus ou moins précise, et qu'on rattache aux gens désignés par les catégories employées. Ce contenu fournit un cadre qui permet, soit à l'acteur qui se catégorise lui-même d'orienter ses comportements, ses paroles et ses pensées (d'agir, par exemple, conformément à la définition socialement acceptée d'un « individu », d'un « père » ou d'une « mère », d'un « homme » ou d'une « femme », etc.), soit à l'acteur qui catégorise les autres de prévoir, d'expliquer ou d'interpréter les actes, les paroles et les pensées de ses vis-à-vis.

Définie de cette façon, la notion d'identité permet de distinguer clairement une « individualité empirique » de ce qu'on peut appeler une « identité individuelle ». La première expression réfère au fait qu'en tant qu'« échantillon indivisible de l'espèce humaine » (Dumont 1983:264), tout individu empirique est unique, parce que produit par une histoire biologique et sociale unique. C'est ce qui explique qu'il n'y a jamais deux individus qui mangent, parlent, aiment ou pensent exactement de la même façon, avec les mêmes gestes et les mêmes mots; pas

plus qu'il ne peut y avoir deux histoires de vie racontées exactement de la même manière. C'est ce qui explique également que chaque individu effectue, dans sa vie quotidienne, des synthèses identitaires uniques en utilisant, interprétant et combinant à sa façon les diverses identités mises en jeu dans la société. Et c'est l'existence de ces individualités empiriques irréductibles qui fait que toute catégorie et contenu identitaire sont forcément des approximations statistiques quand elles ne sont pas carrément de purs construits imaginaires. En effet, un simple relevé de toutes les pratiques et de tous les discours d'une population donnée ne peut fournir à l'observateur un découpage identitaire qu'il aurait simplement à enregistrer. D'une part, cet ensemble de pratiques et de discours ne peut présenter que des tendances fluctuantes, mouvantes et aux frontières imprécises. Observer les habitudes alimentaires, vestimentaires, religieuses, culturelles ou autres d'un groupe de personnes ne permet jamais de tracer des frontières identitaires précises, car il y aura toujours des « hommes », par exemple, qui partageront certaines caractéristiques avec des « femmes », des « mères » avec des « non-mères », des « jeunes » avec des « vieux », des « pauvres » avec des « riches », des « Italiens » avec des « Québécois » et ainsi de suite. D'autre part, à l'intérieur de chaque catégorie identitaire, il se trouvera toujours une infinité de variantes quelle que soit le type de pratique et de discours observés, et l'on sera obligé de reconnaître qu'à la limite, chaque individu constitue, par ses pratiques et ses discours, une synthèse originale et unique de la tendance générale. Muette par elle-même, la réalité empirique ne peut « parler » (dire qu'on a là des « hommes », des « femmes », des « mères », des « individus », des « jeunes », des « vieux », etc.) que si on la découpe à l'aide de critères qui comporteront forcément une certaine dose d'arbitraire et qui seront retenus parmi une infinité d'autres possibilités de découpages.

Une chose consiste donc à reconnaître l'unicité concrète de tout individu et autre chose consiste à voir dans quelle mesure un acteur se conçoit (ou conçoit les autres) comme un « individu » au sens moderne du terme, tel qu'il est décrit par toute une littérature anthropologique et philosophique³: comme un individu indépendant qui posséderait en lui-même le principe de ses conduites, de son propre devenir, de son propre accomplissement ou de son propre être. Des individualités empiriques irréductibles, on passe alors à l'« identité individuelle », c'est-à-dire à une conception de soi et des autres qui

nous place sous la catégorie d'« individus » à laquelle se rattache un contenu comportemental: pour se présenter et être reconnu comme « individu », on devra faire preuve de désirs, d'aspirations, de projets, de buts propres et personnels, indépendamment de nos relations aux autres et des multiples appartenances qui en découlent; on devra aussi se considérer comme le seul responsable de ses actions, de ses réussites aussi bien que de ses échecs. Bref, faire preuve de toutes sortes de capacités exigeantes qui ne vont pas nécessairement de soi et qu'on ne peut toujours réaliser dans la pratique.

Définie de cette manière, l'identité individuelle constitue une identité parmi d'autres. Loin de représenter un mode d'être « naturel » ou un fondement primordial, elle constitue comme toute identité une construction sociale plus ou moins intégrée et utilisée par les acteurs. Comme toute autre identité, l'identité individuelle permet aux acteurs de réduire la complexité et la mouvance des pratiques culturelles observées et de créer du même coup, par simplification et schématisation, des catégories tranchées qui, bien que fictives, trouvent leur absolue nécessité dans l'effet réel de mise en ordre de la vie et du monde qu'elles sont seules à rendre possible.

Ces précisions conceptuelles étant faites, on comprendra que sur le plan identitaire (plan de la catégorisation de soi et des autres), la présence simultanée de deux ou plusieurs identités n'est pas un fait contradictoire mais bien une caractéristique essentielle de tout acteur qui peut gérer ses différentes identités selon les contextes et situations rencontrés. Ceci vaut aussi bien pour les situations de la vie quotidienne que pour les situations toutes particulières que les chercheurs créent au cours de leurs recherches, notamment les situations d'entretiens. Deux recherches illustreront ce fait.

Une première recherche

La première étude⁴, menée par l'un des auteurs du présent article (voir Peressini 1991a, 1991b), a porté sur un groupe d'immigrants italiens (20 hommes et 7 femmes) âgés presque tous de cinquante ans et plus au moment de la recherche et arrivés à Montréal entre 1947 et 1965 à partir de trois villages calabrais voisins (sud-ouest de l'Italie)⁵. Dans une première étape de la recherche, une seule question a été posée aux interviewés: « Pouvez-vous me raconter votre vie? »⁶. Les réponses ont produit des histoires de vie de longueurs variables qui couvrent un vaste éventail de sujets. Le but de la méthode était de

saisir comment les narrateurs fabriquaient une image d'eux-mêmes à travers la construction d'histoires de vie qui doivent être considérées comme étant en partie réelles et en partie fictives, dans la mesure où elles sont le résultat de la sélection de certains éléments du passé du narrateur, de leur schématisation et de leur organisation en une unité de sens. On avait émis l'hypothèse qu'à travers ces histoires et l'image de soi qu'elles expriment, il était possible d'observer le système identitaire des narrateurs. Pour ce faire l'attention fut portée, non seulement sur des énoncés formulant explicitement un avis du narrateur sur tel ou tel sujet (énoncés du type: « je pense que... »), mais aussi et même principalement sur l'analyse des personnages mis en scène dans les récits⁷.

Parmi les résultats qui nous intéressent ici, il faut dire, tout d'abord, que les narratrices n'ont presque jamais mis en scène de personnages dont les comportements étaient expliqués par leur identité sexuelle. En d'autres mots, il fut très rare d'observer des énoncés semblables aux suivants: « Elle dut mettre fin à ses études parce qu'elle était une femme »; « Une femme devrait faire ceci, cela ». Raconter sa vie, décrire et expliquer ce qui s'y est passé, justifier les choix passés sont donc apparus comme des pratiques qui pouvaient se passer d'une référence à une « identité sexuelle » ou de genre.

Cela dit, les récits de vie ont présenté d'autres personnages. Deux de ceux-ci nous intéressent tout particulièrement. Il y a, d'abord, le personnage qui exprime une identité familiale et qui fut - surtout pour les femmes - le plus important en termes d'espace occupé dans les narrations. Il s'agit d'un personnage qui est apparu toutes les fois qu'un individu présent dans les récits se voyait décrit comme agissant en fonction de connaissances, de croyances, de valeurs, de traditions, de principes éthiques ou religieux renvoyant à sa qualité de « fille », de « soeur », d'« épouse » ou de « mère ». C'est ce qui se passe, par exemple, dans l'énoncé suivant dans lequel la narratrice se présente comme « mère »: « Je ne voulais pas venir au Canada. J'avais même peur de venir, mais je l'ai fait pour les enfants. Je voulais leur offrir un meilleur futur ». L'autre personnage est celui de l'« individu indépendant » qui réfère à l'identité individuelle décrite plus haut. Il est apparu toutes les fois où un individu, présent dans les récits, fut décrit comme agissant en fonction de goûts, de désirs ou d'objectifs strictement personnels. Ce personnage est souvent apparu, par exemple, dans des énoncés semblables à celui-ci: « Malgré les conséquences négatives pour son en-

fant, elle divorça pour aller vivre avec un autre homme ».

La présence de ces deux personnages révèle le rapport qui existe entre les identités familiales et l'identité individuelle. En effet, chaque fois qu'un personnage était décrit comme agissant conformément à l'un ou l'autre de ses rôles familiaux, ses conduites, ses choix et le personnage lui-même étaient explicitement ou implicitement valorisés. L'une des valorisations implicites les plus remarquables s'est manifestée dans la forte tendance qu'avaient les personnages familiaux (« fille », « soeur », « épouse » et « mère ») à monopoliser presque totalement les récits des femmes interviewées, laissant ainsi peu de place pour l'expression d'autres identités. On peut prendre comme exemple le récit de vie d'Adelina (70 ans, mariée; arrivée au Canada à 44 ans en 1959; femme au foyer)⁸. Toute son histoire tourne autour de thèmes liés à ses rôles de « fille », de « soeur », de « mère » ou d'« épouse »: émigrations successives de son père aux Etats-Unis; amour de ce père pour la narratrice; déchirements qu'il a éprouvés lorsqu'il dut repartir en Amérique alors qu'Adelina n'avait que quarante jours; difficultés d'Adelina à le reconnaître comme son père après sept ans d'absence; travail de toute la famille sur les terres achetées grâce à l'émigration; bien-être matériel atteint par la famille; départ d'un frère d'Adelina pour le service militaire; mariage d'une soeur; mariage d'un frère; mariage d'Adelina; mariage du frère cadet; amour entre frères et soeurs; émigration du frère cadet pour le Canada; parrainage d'Adelina et de sa famille par ce frère; mariage d'une des filles d'Adelina; procédures de parrainage pour faire venir cette fille et son mari au Canada; réunion de toute la famille d'Adelina à Montréal; mariage d'une seconde fille; décès d'une troisième. C'est avec ce décès, dont la narratrice ne semble pas vouloir parler, que se termine l'histoire de vie. Bien qu'il s'agisse d'un événement datant des premières années de vie au Canada, rien n'est dit sur les années qui le suivent. La mort de sa fille bouleverse l'unité familiale à peine rétablie à Montréal et que venait de décrire le discours. La période montréalaise de la narration ne pourra être approfondie que par les questions de relance du chercheur.

Ainsi, mise en scène dans son récit comme « fille », « soeur », « épouse » et « mère », Adelina, à l'instar de beaucoup d'autres narratrices, n'apparaît pratiquement jamais sous d'autres identités.

Si le personnage familial apparaît donc porteur d'une identité largement valorisée, il en va tout

autrement du personnage de l'« individu indépendant » dans les récits recueillis. En effet, dans la grande majorité des cas où on a mis en scène un personnage qui agissait en fonction de ses propres intérêts, de ses objectifs, de ses besoins ou de ses goûts personnels, ses conduites, ses choix et le personnage lui-même étaient généralement dévalorisés. Ces dévalorisations apparaissent, par exemple, dans des histoires qui racontent comment un « père de famille », une « mère » ou un « enfant » abandonnèrent leur famille pour satisfaire leurs désirs individuels (amour, carrière, aventure, etc.). L'« individu indépendant » dévalorisé apparaît également dans des histoires qui mettent en scène des personnages qui commettent l'adultère ou qui dépensent les ressources financières de la famille dans le jeu et l'alcool. D'autres histoires soulignent comment la satisfaction effrénée de désirs individuels conduit inévitablement à des actes violents. Dans tous ces cas, l'identité individuelle est jugée négativement, dans la mesure où la satisfaction des objectifs personnels conduit à la rupture des familles et au désordre dans la communauté. Les seules exceptions à cette dévalorisation généralisée des comportements individualistes se retrouvent concentrés, soit dans quelques narrations traitant de l'enfance des narratrices - où l'on regrette parfois de n'avoir pu réaliser ses aspirations scolaires ou choisir librement son conjoint - soit dans des discours traitant des enfants des narratrices dont les comportements individuels et la réalisation personnelle dans divers domaines sont souvent valorisés.

Si l'on fait abstraction de ces quelques cas, qui représentent une tendance minoritaire des récits, on peut conclure que cette première étude concorde avec le second discours de la littérature sur les femmes immigrantes italiennes tel que décrit plus haut: l'identité familiale et les rôles familiaux qui l'accompagnent se présentent comme des valeurs centrales et assumées alors que l'identité individuelle est subordonnée, voire même absente.

Une deuxième recherche

Les choses se compliquent, cependant, lorsqu'on observe les résultats d'une seconde recherche qui, même si elle fut construite autour d'objectifs différents de la première et selon une autre méthode, peut quand même fournir matière à interrogation⁹.

Il s'agit d'une étude comparative qui porta sur des femmes âgées (fin de la cinquantaine et plus), veuves ou divorcées, d'origines italienne, portu-

gaise et franco-québécoise. Cette recherche fut menée à l'aide d'entrevues qui comportaient des questions ouvertes sur les conditions de vie actuelles de ces femmes, sur leurs réseaux sociaux, sur leur degré d'autonomie et sur leurs activités quotidiennes.

En ce qui a trait aux femmes italiennes, les résultats de la deuxième recherche furent très différents de ceux de la première. Evidemment, les discours produits ont encore témoigné à plusieurs endroits de l'importance prise par la famille et les rôles familiaux, et de la très forte présence d'une définition de soi en tant que « fille », « soeur », « épouse » et « mère ». Cela ressort, par exemple, du fait que les questions portant sur les relations avec les membres de la famille (conjoint et enfants) furent de loin celles qui fournirent la plus grande quantité de matériel discursif. De même, certains thèmes abordés par les femmes elles-mêmes, indépendamment des questions qui leur étaient posées, témoignent de la place centrale qu'occupe la famille dans leurs univers de valeurs. Ainsi en est-il des longues narrations sur les thèmes de la guerre et de l'émigration qui sont attaqués sous l'angle des effets menaçants de ces événements pour l'unité de la famille (séparations, risques de disparitions ou de décès, etc.). Il en va de même des longues narrations qui s'attardent à décrire des individus (amis, parents ou enfants et conjoints des narratrices) pour souligner leurs conduites louables ou pour déplorer leurs manquements en tant que « fils », « filles », « conjoints », « pères » ou « mères ». L'unité de la famille, la relation au conjoint aujourd'hui défunt et le divorce, sont autant d'autres thèmes qui, par la longueur des discours qu'ils suscitèrent, témoignent de l'importance toute particulière que la famille occupe dans les valeurs des femmes interviewées. Soulignons aussi les très longues narrations portant sur les enfants, sur des événements qui les concernent, sur les décès de certains d'entre eux, sur leurs conditions de vie actuelles ou sur leurs problèmes financiers. Tous ces récits contribuent à maintenir les narratrices dans leurs rôles de « mères », dans la mesure où ils sont l'occasion pour les narratrices de se décrire à travers les sacrifices et le don de soi dont elles ont fait preuve pour assurer le bien-être des enfants.

Il en va ainsi également des réponses aux questions concernant plus spécifiquement les relations entre les narratrices et leurs enfants. Qu'elles vivent ou non avec ces derniers, la grande majorité des narratrices affirme, à un endroit ou à un autre, fournir un certain degré d'aide et de services aux enfants mariés pour peu qu'ils vivent à proximité et

à condition que les narratrices soient physiquement capables d'accomplir certaines tâches: gardiennage des enfants, travaux ménagers, nettoyage, couture, préparation des repas, hébergement pour certaines périodes, aide financière, etc. Lorsque leurs moyens financiers le leur permettent, beaucoup de narratrices disent aussi offrir des cadeaux à leurs enfants et petits enfants pour leurs anniversaires et lors des principales fêtes religieuses. De plus, cette aide n'est pas toujours exempte de réciprocité. Certaines narratrices affirment recevoir de l'aide et des services de leurs enfants, dans la mesure où les occupations professionnelles et familiales de ceux-ci le permettent: voiturage pour aller chez le médecin ou à l'hôpital, ou pour rendre visite à des amis et d'autres enfants plus éloignés, contacts téléphoniques fréquents, aide dans la recherche de logement, courses à la pharmacie et à l'épicerie, peinture de l'appartement, sorties au restaurant ou à l'extérieur de la ville, etc.

Mais les entrevues donnèrent lieu aussi à des discours d'un autre type, rencontrés particulièrement en réponse à des questions qui suscitèrent, non plus de simples descriptions, mais surtout des développements expliquant, d'une part, la position des narratrices sur les rapports qu'elles entretiennent avec leurs enfants et, d'autre part, les jugements qu'elles portent sur ces rapports. Contrairement à tout ce qui précède, ces discours mirent en lumière les sérieuses limites que les femmes imposent à leurs rôles familiaux et firent apparaître, de manière très prononcée, l'expression de désirs, de buts et de goûts personnels, ainsi qu'une **volonté d'indépendance**.

Ces témoignages peuvent être mieux compris si on distingue deux notions: celle d'**aide à autrui** et celle d'**intervention dans la vie d'autrui**. Ces deux notions sont tantôt traitées séparément, tantôt mises en relation et articulent la logique des récits en trois points qui constituent également trois sortes de discours: premièrement, pour des raisons diverses qu'on examinera, l'entraide entre les narratrices et leurs enfants est perçue tantôt positivement, tantôt négativement; deuxièmement, l'immixtion dans la vie d'autrui (intervention des narratrices dans la vie de leurs enfants et vice et versa) est très mal vue; troisièmement, dans la mesure où toute relation d'aide implique aussi, d'une certaine façon, une intervention dans la vie d'autrui, l'entraide entre parents et enfants doit être, sinon condamnée, du moins strictement limitée. Reprenons les discours correspondant à chacun de ces points.

A) LA RELATION D'AIDE

Les discours qui portent sur les relations d'entraide traitent, soit de l'aide offerte par les femmes interviewées à leurs enfants, soit de l'aide que ces derniers leur procurent. Très souvent, ces discours affirment qu'il revient aux parents, et en particulier aux narratrices, d'aider leurs enfants et non l'inverse. Les interviewées se situent alors dans leur rôle de « mère » qu'elles valorisent. Parfois, cela n'est pas dit explicitement, mais plutôt exprimé par le fait que la narratrice ne sait trop que dire de l'aide que lui procurent ses enfants et par l'affirmation selon laquelle ce sont ces derniers qui ont besoin de son aide. « Le fait est que je n'ai pas besoin d'eux... Ce sont eux qui ont besoin de moi... Je dois essayer de les aider... » dira, par exemple, Rosina (Entretien no. 8; 66 ans, veuve; arrivée au Canada à 27 ans en 1952; a travaillé dans des manufactures de vêtements). Dans certains cas, cependant, l'asymétrie de la relation d'aide est posée explicitement comme une caractéristique à laquelle on tient. Les narratrices se définissent alors encore comme des « mères » dont le devoir est d'aider leurs enfants. En revanche, ceux-ci ne sont plus tenus de respecter leur rôle d'« enfants » puisqu'ils sont eux-mêmes des « parents » responsables de leurs propres familles et de leurs propres enfants dont ils doivent assurer le bien-être. C'est ce qu'exprime, par exemple, l'extrait suivant:

Si j'avais quelque chose, je leur donnerais tout [aux enfants]... Je veux leur donner à eux et non pas que eux me donnent quelque chose à moi... Parce qu'ils ont une famille. Moi aussi, j'ai eu une famille que j'ai dû élever, je sais donc combien cela est difficile. Tout comme moi qui avais besoin d'aide, ils ont besoin d'aide aussi. Les parents doivent aider leurs enfants... Mon fils avait été licencié et tout ce que je pouvais lui donner, je le lui ai donné... Je l'ai aidé financièrement... Maintenant, il va bien, il travaille et il n'a donc pas besoin de mon aide... et voilà tout. Si vous voyez votre enfant sans pain, sans nourriture... comment pourriez-vous faire pour ne pas l'aider? Si je n'avais pas pu l'aider, bien alors je n'aurais pas pu. Mais je pouvais l'aider à l'époque et je l'ai donc fait.

(Anna, entretien no. 11; 82 ans, abandonnée par son mari en 1950; arrivée au Canada à 48 ans en 1957; principal travail passé dans des manufactures)

Cette logique permet aux narratrices de refuser l'aide qu'elles ne tiennent pas à recevoir de leurs enfants. « Lorsqu'ils ont une famille et qu'ils travaillent... vont-ils se mettre à penser à leur mère? Ils ont leurs propres choses à faire », affirmera Gina, par

exemple (Entretien no. 13; 75 ans, veuve; arrivée au Canada à 45 ans en 1961; principal travail dans des manufactures de vêtements). De même, Assunta dira de ses enfants qu'ils « sont toujours occupés, [qu']ils ont chacun leurs propres affaires » (Entretien no. 14; 56 ans, veuve; arrivée deux fois au Canada à 18 et 25 ans en 1953 et 1960; principal travail dans des manufactures). « Ils ont leurs propres familles dont ils doivent prendre soin, c'est donc difficile » dira Maria (Entretien no. 7; 70 ans, veuve; arrivée au Canada à 35 ans en 1956; principal travail dans des manufactures de vêtements). C'est aussi ce que soutient Concetta dans l'extrait suivant:

Je ne suis pas de celles qui croient que les enfants devraient prendre soin des parents quoiqu'il arrive. Je veux aller dans une maison pour personnes âgées. Vous voyez, vos enfants ont leur propre vie, pourquoi leur donner cette charge. Je veux qu'ils me visitent souvent et qu'ils soient là quand j'ai besoin d'eux, mais qu'ils vivent avec moi et qu'ils aient à prendre soin de moi... Ce n'est pas que je ne veux pas rester avec mes enfants. Je suis contente qu'ils m'aiment, je les aime tellement. Mais mes enfants ont beaucoup de responsabilités, ils ont acheté un restaurant et c'est beaucoup de travail, cela les tient occupés. Si j'allais vivre avec eux, je leur prendrais le gros de leur attention. Je ne veux pas être une charge. En fait, je veux les aider. Lorsque mon mari était malade, je les ai aidés au restaurant pendant trois ou quatre ans. Je faisais environ quinze livres de pâtes maison par semaine pour qu'ils puissent l'utiliser au restaurant.

(Entretien no. 15; veuve; arrivée au Canada en 1951; principal travail dans des manufactures)

Ce genre de discours libère les enfants de tout devoir envers leurs mères et sert d'excuse au peu de temps qu'ils ont à leur accorder. Mais il en va autrement d'un autre genre de discours qui attribue au **manque de dévouement filial** le fait que les enfants n'aident pas leur mère. C'est ce genre de constat qu'exprime Anita dans le texte suivant:

Personne n'aime entendre parler de problèmes. Même mes enfants n'aiment pas entendre parler de mes problèmes. Même lorsque j'avais des problèmes avec leur père, ils faisaient tout pour ne pas entendre, pour ne pas entendre ce qui se passait. Au lieu de m'aider, ils ne voulaient pas en entendre parler.

(Entretien no. 18; 70 ans, abandonnée par son mari en 1949; arrivée au Brésil à 34 ans, en 1955 et au Canada à 48 ans, en 1969; principal travail dans des manufactures)

Bien que relativement moins fréquent, ce genre de discours exprime, de la part des narratrices une remarquable absence d'illusion sur leurs enfants. La solution consiste alors à compter uniquement sur ses propres moyens. On voit poindre ainsi les premières traces d'un sentiment d'indépendance. C'est ce qu'exprime, par exemple, le témoignage suivant de Lidia qui décrit les précautions qu'elle a prises pour ne pas avoir à dépendre un jour de ses enfants à propos desquels elle se refuse d'entretenir quelque illusion que ce soit:

J'ai même acheté un lit pour ne pas ennuyer mes enfants. Si, un jour, je devais rester au lit, j'ai un lit qui peut s'ajuster lui-même. Il peut prendre plusieurs positions. C'est comme les lits dans les hôpitaux. Il peut soulever vos pieds et vous masser. Donc, si un jour je me retrouve au lit, je n'aurai pas à ennuyer ma fille en lui demandant d'aller me chercher un oreiller. Il n'y en a pas beaucoup qui pensent comme moi. Certains me disent que je pense trop. Mais vous ne pouvez pas connaître le futur. Alors, je veux être certaine de ne pas avoir à dépendre de personne... Je ne veux pas être jetée dehors sur la rue. Lorsque je dis cela à mes enfants, ils me disent que je ne devrais pas penser comme ça. Mais je leur dis:

« Aujourd'hui, vous vous occupez de moi et vous voulez être près de moi, mais un jour, il se pourrait que je me retrouve clouée au lit, vous ne vous occuperez même plus de moi et je vous ennuierai ».

Je ne voudrais pas vivre avec mes enfants. Je vais donc engager une femme pour qu'elle vienne à la maison et elle me servira. On ne devrait demander de l'aide à personne, même pas à mes enfants et à ma soeur.

(Entretien no. 16; 60 ans, veuve; arrivée au Canada à 27 ans, en 1958; principal travail dans des manufactures).

Ce doute quant au comportement futur des enfants se forge d'ailleurs parfois à partir de cas concrets qu'on dit avoir connus:

Je sais que beaucoup de gens ont pris leur parents à la maison juste pour leurs chèques. Et après un peu de temps, ils les jettent dehors et les laissent à eux-mêmes. Quelques-uns étaient vieux. Je connaissais cette femme qui était vieille... Et sa petite-fille la prit chez elle... Cependant, la petite-fille lui prenait ses chèques de pension. La vieille dame ne savait même pas combien elle touchait par mois. Après un certain temps, la petite-fille en eut assez d'avoir sa grand-mère à la maison et lui demanda simple-

ment de s'en aller... Elle n'avait aucun endroit où aller. Elle est venue habiter chez moi pendant deux ans et j'ai réalisé qu'elle ne savait même pas combien elle recevait en pension. Lorsqu'elle habitait avec sa famille, ils avaient l'habitude de lui donner dix dollars à partir de son chèque de pension. Ensuite, lorsqu'elle est venue vivre avec moi, elle a vu à combien s'élevait son chèque de pension et elle apprit à gérer son argent. En fait, pendant qu'elle vécut avec moi, elle s'arrangea pour aller en Floride.. Elle prit l'habitude de s'acheter elle-même ses vêtements, ses ensembles. Elle contrôlait son argent. Après un certain temps, elle partit. Elle retourna vivre avec un des membres de sa famille. Je lui demandai de partir parce qu'elle était plus vieille et je sentais que j'étais plus déprimée lorsqu'elle était ici. Elle quitta donc. Maintenant qu'elle est retournée vivre avec sa famille, elle ne voit plus son chèque de pension. Il va de nouveau à ses enfants. (*Lidia*).

Quelle que soit la logique interne de ces discours sur l'entraide familiale, il n'en demeure pas moins qu'ils semblent souvent dévaloriser le type de dépendance qu'implique l'aide qu'on reçoit des enfants et valoriser l'indépendance des parents.

Mais il est encore plus intéressant de constater comment ce souci d'indépendance des narratrices s'exprime dans certains discours qui traitent de l'aide qu'elles offrent à leurs enfants. On assiste alors à un véritable affranchissement des narratrices vis-à-vis des rôles familiaux. En effet, s'il est vrai que cette aide est le plus souvent valorisée, comme on l'a indiqué précédemment, d'autres discours lui portent un jugement plus mitigé, voire même négatif, qui pose des limites à l'aide accordée. Parfois, ces limites sont expliquées simplement par une lassitude de la narratrice, par le fait que la narratrice n'a plus « envie » de se consacrer comme autrefois à ses enfants. D'autres fois, tout se passe comme si le dévouement maternel de la narratrice comportait un seuil au-delà duquel elle était en droit de cesser d'assumer son rôle de « mère » pour ne plus penser qu'à elle-même. C'est le cas de la narration suivante de Lidia qui raconte comment ses enfants, contrairement à elle-même lorsqu'elle était jeune, dépassent ce seuil en ne tenant pas compte de ce qu'ils font supporter à leur mère:

Le soir, lorsqu'ils me téléphonent pour me dire bonne nuit, ils commencent à me parler de ce qui s'est passé. Au lieu de me dire « bonsoir, comment vas-tu? », ils commencent à me raconter leurs problèmes. Je me sens mal parce que je n'aime pas voir mes enfants avec des

problèmes ou dans des problèmes. Lorsque j'étais jeune et que j'avais des problèmes, je faisais de mon mieux pour ne pas toujours le dire à ma mère, parce que je savais qu'elle ne se sentirait pas bien. Mais mes enfants ne sont pas comme cela. Même s'ils savent que ce qu'ils me disent me fait du mal, ils continuent quand même à me raconter ces choses. Lorsqu'ils finissent toujours par me raconter leurs problèmes, je leur dis de me laisser seule. Mais ils insistent pour me les raconter.

Ce repli protecteur sur soi, qui vise à sauvegarder un domaine personnel que le dévouement maternel ne doit pas entamer, se retrouve de manière plus explicite dans d'autres récits qui expriment précisément le désir de « garder des choses pour soi ». La narration suivante de Rosa, par exemple, expose les idées de la narratrice à propos des limites que les parents doivent s'imposer à eux-mêmes afin de préserver un domaine d'activité qui leur soit propre:

Q: *De quelles autres façons aidez-vous votre famille?*

R: Bien, je ne les aide pas beaucoup parce qu'ils s'aident eux-mêmes. Comme je l'ai dit, je suis contre les parents qui donnent trop à leurs enfants. Lorsque j'ai vendu ma maison, je leur ai donné une part [des revenus de la vente], mais je n'ai pas fait ce que beaucoup font en donnant de gros montants d'argent à leurs enfants qui, ensuite, finissent par dépenser, sur des choses inutiles, tout l'argent que leurs parents ont gagné difficilement. Ce n'est pas bien. Je ne crois pas que ce soit bien de faire cela. J'essaie de donner à mes enfants tout ce que je peux, mais je pense que les parents devraient également garder des choses pour eux-mêmes. Vos enfants ne refuseront rien lorsque vous leur donnez des choses. Mais les parents doivent apprendre à garder des choses pour eux-mêmes, à faire des choses pour eux-mêmes. Aujourd'hui, je suis chanceuse d'avoir tout ce dont j'ai besoin et, plus important encore, de pouvoir prendre soin de moi-même.

(Entretien no. 17; 67 ans, veuve; arrivée au Canada à 23 ans, en 1950; principal travail dans des manufactures).

B) L'INTERVENTION DANS LA VIE D'AUTRUI

L'identité individuelle, qui semble ainsi se dé-gager des discours sur la relation d'aide, tout en posant des limites à l'identité familiale et, plus spécifiquement au rôle de « mère », se présente de manière encore plus marquée dans les discours portant sur la notion d'intervention dans la vie d'autrui. Comme nous l'avons dit plus haut, toute possibilité d'intervenir dans la vie de ses enfants de même que toute possibilité que ceux-ci puissent

intervenir dans les vies de leur mère sont catégoriquement condamnées par plusieurs narratrices. On ne s'étonnera pas du fait que le thème de l'intervention dans la vie d'autrui et sa condamnation apparaissent le plus souvent dans des discours qui traitent des possibilités de cohabitation avec les enfants. Habiter avec ses enfants, c'est faire correspondre dangereusement ce qui matérialise les frontières des vies propres de chacun: la maison. Voilà pourquoi on dévalorisera fréquemment la cohabitation comme le fait Anna qui dit à la fois ne pas vouloir changer ses habitudes et ne pas vouloir se mêler des affaires de ses enfants, choses qui seraient rendues inévitables par la cohabitation:

Q: *Aimez-vous vivre seule?*

R: Oui, parce que j'ai mes propres manières de faire les choses et je n'aime pas me mêler de la vie de mes enfants. Lorsque je suis arrivée au Canada, j'ai habité avec ma fille pendant quatre ans. Je me mêlais de mes affaires, voilà pourquoi nous n'avons jamais eu de problèmes. Mais j'aime vivre seule.

De même, Concetta déprécie la cohabitation à la fois à cause des désavantages que cette pratique peut comporter pour ses enfants et à cause des inconvénients que cela comporte pour elle-même. Vivre ensemble, c'est encore, inévitablement, intervenir dans la vie d'autrui:

Je pense que vos enfants doivent vivre leurs propres vies comme je l'ai fait. J'ai vécu ma vie, ils ne l'ont pas fait. Ils doivent vivre leurs propres vies. Si je vais vivre avec mes enfants, je ne crois pas que c'est une bonne chose. Je vais être une charge supplémentaire pour ma fille et pour mon beau-fils. Si je suis là [chez eux], je vois si mon beau-fils dit quelque chose à ma fille et si c'est quelque chose qui peut me blesser, alors, mon cœur sentira cela. De cette façon [en vivant dans son propre appartement] je ne vois rien. Je ne vois pas s'ils s'embrassent ou s'ils se battent. Lorsqu'ils viennent chez moi, ils doivent être unis. S'ils veulent se battre, ils se battent à la maison.

L'intervention de la mère dans la vie de ses enfants est ainsi jugée négativement parce qu'elle s'oppose au respect de la vie privée familiale des enfants (identité familiale). Ceux-ci sont alors décrits moins comme individus que comme « maris », « épouses », « pères » ou « mères » qui ont cessé, par conséquent, d'être les « enfants » des narratrices. C'est ce que décrit, par exemple, Lidia:

Mon beau-fils est un beau-fils très rare. Il était honnête avec moi et il me disait qu'il ne voulait

pas que je vive avec lui parce que je leur enlèverais leur intimité. Et j'ai aimé qu'il soit honnête. Mon autre beau-fils qui est Sicilien, j'ai vécu avec lui et ma fille pendant cinq ans et ils m'aimaient. Il m'appelle toujours « maman ». Une des raisons pour lesquelles cela ne leur faisait rien que je vive là, c'était parce que je ne voyais rien, je m'occupais de mes affaires.. Lorsque je vivais avec eux, même si je voyais qu'ils se chicanaient, je n'intervenais jamais, comme plusieurs le font. J'ai toujours agi ainsi.

Ce souci de ne pas affecter la vie de ses enfants peut cependant se transformer, pour la mère, en un incitatif pour augmenter son indépendance et pour se réaliser individuellement. Dans le récit qui suit, par exemple, Rosina occupe deux positions identitaires à la fois. D'une part, elle se décrit comme une « mère » soucieuse de ne pas affecter le moral de ses enfants par ses états d'âmes. D'autre part, la solution choisie pour ce faire consiste à être la plus indépendante possible. La réalisation de son projet de « mère » (ne pas nuire à ses enfants) passe donc par sa réalisation en tant qu'« individu indépendant » qui s'efforce de faire des choses qui la rendent heureuse. Loin de constituer des identités opposées, l'identité familiale (mère) et l'identité individuelle se renforcent mutuellement:

Je me souviens que lorsque quelque chose arrivait à ma mère et qu'elle était déprimée, cela m'affectait aussi. C'est la même chose avec mes enfants lorsqu'ils me voient déprimée. J'essaie d'être aussi indépendante que possible et même si je me sens un peu malade, j'essaie de ne pas le leur dire. Si je me sens vraiment malade, alors je le leur dirai, mais en général, je veux être indépendante et faire ce qui me rend heureuse de sorte que mes enfants voient combien je suis heureuse.

Mais c'est surtout avec la question de l'intervention des enfants dans la vie de leur mère que l'identité individuelle se manifeste le plus clairement. De plus, contrairement à ce qui précède, il s'agit alors, le plus souvent, d'une identité individuelle incompatible avec l'identité familiale représentée par le rôle de « mère ». En gros, ces discours décrivent la relation mère-enfants comme un **empêchement** à faire ce dont on a envie, ce qui nous plaît, comme cela nous plaît, bref comme un empêchement à une vie individuelle indépendante. C'est le cas, par exemple, de la narration suivante de Carla. Afin d'expliquer les raisons pour lesquelles elle préfère faire seule ses emplettes, la narratrice donne l'exemple d'une sortie dans les magasins avec

sa fille et son beau-fils. Malgré la compagnie que cette sortie en groupe lui procure, Carla affirme que faire les magasins avec sa fille lui impose plus de contraintes que de satisfactions. Plutôt que de ne pas pouvoir s'attarder devant les rayons qui l'intéressent, Carla préfère sortir seule. Cette narration affirme donc que, dans certains domaines et à certaines occasions, il est préférable d'éviter la relation mère-enfant qui risque d'empêcher la satisfaction des besoins individuels de la narratrice:

Q: *Préférez-vous sortir accompagnée ou seule?*

R: Si j'avais de la compagnie, j'aimerais cela. Si je n'ai personne, alors je ne peux pas forcer quelqu'un à venir avec moi. Si je veux aller faire des courses, je ne peux pas forcer mes enfants à venir avec moi. Ce sont mes affaires. Parfois, cela ne vaut même pas la peine d'aller avec quelqu'un. Parfois, je vais faire les magasins avec ma fille et si on s'arrête dans une section de magasin qui me plaît... Par exemple, si je veux acheter une chemise de nuit, ils [sa fille et son mari] ne veulent pas attendre. Ils veulent aller dans les sections du magasin qui leur plaisent. Je ne peux pas regarder les choses que je veux et qui me plaisent. Et si je trouve quelque chose qui me plaît, ils deviennent impatients et ne veulent pas attendre. Ils me disent de me dépêcher parce qu'ils sont occupés ou parce qu'ils veulent voir des choses pour eux-mêmes. Alors, je finis par passer une journée dans les magasins sans vraiment regarder les choses qui me plaisent ou dont j'ai besoin.

(Entretien no. 19; 61 ans, divorcée; arrivée au Canada à 32 ans, en 1962; femme au foyer).

Il est frappant de constater combien cette manifestation d'identité individuelle supporte peu les compromis. Cette intransigeance se retrouve également dans les passages qui expliquent les préférences des narratrices pour un logement à soi séparé de celui des enfants. On fait valoir alors une volonté de pouvoir faire ce qui nous plaît, comme cela nous plaît. C'est cette volonté de liberté et d'indépendance individuelle qu'affirme Lidia: « maintenant que je vis seule, lorsque je ferme ma porte, je peux faire ce que je veux et j'ai mon intimité ». De même, pour Filomena, les avantages que procure la présence des enfants ne constituent pas une raison suffisante pour justifier une vie commune dans un même logement:

« c'est bien de vivre près de votre famille, mais je préfère avoir mon propre appartement et faire ce qu'il me plaît de faire »

(Entretien no. 9; 78 ans, veuve; arrivée au Canada à 43 ans, en 1956; principal travail dans des manufactures).

Qu'il soit question d'être libre de faire les choses qui nous plaisent quand et comment cela nous plaît, ou qu'il soit question de retrouver une routine à laquelle on est habitué, de se sentir chez soi ou d'être confortable, l'individualisme qui se manifeste ainsi apparaît toujours exprimé de manière ferme, excluant toute possibilité de compromis, comme s'il était question de sauvegarder avec ténacité un dernier retranchement, un ultime espace qui nous est propre:

Je suis donc habituée de vivre dans mon appartement. J'ai ma propre routine que j'aime suivre. Et lorsque je ne la suis pas, je me sens mal. Ils [ses enfants] ont leur propre routine. Le samedi soir, ils restent debout tard à cause du restaurant [qu'ils possèdent] et ils dorment donc le dimanche. Et lorsqu'ils m'invitent chez eux, le dimanche, ils mangent tard et je ne suis pas habituée à cela. J'ai mes propres heures auxquelles je veux manger (...) Si je devais aller vivre avec ma fille [en banlieue], cela serait un sacrifice pour moi, parce que j'aurais besoin d'une auto [pour faire les courses] et je n'ai pas d'auto. Je veux donc rester chez moi où je me sens confortable.. Je m'y sens si confortable. Lorsque j'ai envie de pleurer, je pleure, lorsque je veux rire, je ris, et la nuit, je ne vais jamais me coucher sans dire mes prières. Je chante une chanson ou deux et je vais au lit. (Concetta).

Il arrive même parfois que les narratrices critiquent une conduite des enfants qui pourrait paraître louable à première vue. C'est ce que fait Lidia dans le passage suivant. Alors qu'on s'attendrait à ce que les attentions avec lesquelles les enfants entourent leur mère soient soulignées avec fierté, on constate le contraire. Loin d'être appréciées, les préoccupations des enfants envers leur mère sont décrites comme un poids et une contrainte qui l'empêchent de se sentir libre:

Q: *Est-ce que vos enfants vous encouragent à sortir?*

R: Non, parce qu'ils ont peur. Ils ont peur que quelque chose m'arrive. Ils ne veulent donc pas que je sorte, mais je sors quand même. Ils me disent que lorsque je sors, je dois leur téléphoner en rentrant. Je leur dis de rester tranquilles. Et lorsque je leur dis de ne pas m'ennuyer, ils me disent: « Ho, maman, ne dis pas cela! » Ils veulent que je les appelle. Ils disent qu'ils s'inquiètent à mon sujet mais je leur dis de me laisser en paix pour que je n'aie pas à chercher un téléphone pour les appeler. Si je rentre à la maison, je rentre à la maison. Si je ne rentre pas, je ne rentre pas.

C) AIDE ET INTERVENTION DANS LA VIE D'AUTRUI

Comme nous l'avons dit plus haut, les entretiens ont aussi fourni des discours dans lesquels les notions d'aide et d'intervention dans la vie d'autrui se trouvent réunies et mises en rapport. Dans certains récits, ce rapport se formule comme suit: étant donné que toute intervention dans la vie d'autrui est condamnable et que toute aide peut entraîner une telle intervention, l'aide des parents envers les enfants demeure louable tant et aussi longtemps qu'elle s'arrête là où l'intervention des parents dans la vie de leurs enfants commence. C'est exactement ce qu'exprime Anna dans le récit suivant composé de trois sections: un long discours réprouvant toute interférence des parents dans la vie de leurs enfants; la narration d'une histoire dont la morale dit qu'il est du devoir des parents d'aider leurs enfants; une conclusion, enfin, qui affirme la nécessité, pour cette aide, de s'en tenir en-deçà de toute intervention:

Je les aime beaucoup [ses enfants] et ils m'aiment. Je pense que l'une des raisons pour lesquelles ils m'aiment et pour lesquelles nous sommes capables de vivre les uns à côté des autres, c'est que je me mêle de mes affaires. Je ne leur dit pas quoi faire et je ne m'attends pas à ce qu'ils me disent quoi faire. Mon beau-fils me dit toujours que j'ai un de ces caractères qui ne se mêle jamais des affaires des autres. Je n'aime pas donner des conseils. Quoiqu'ils fassent, c'est bien. Lorsque j'étais jeune, j'ai fait ce que j'ai voulu. Maintenant, c'est le temps pour eux de vivre leur vie. Je ne veux pas intervenir dans leurs vies ou dans leurs affaires financières. Je ne veux pas être l'une de ces personnes... Aussi longtemps qu'il y a le respect et l'amour, alors, vous vous entendez. Il faut qu'il y ait du respect. Il y a des mères qui causent des problèmes à leurs enfants. Elles opposent leurs enfants à leurs conjoints et cela n'est pas correct. Ma mère aussi me donnait des conseils et parfois, ce n'était pas ce que je voulais faire. Je n'aime pas ça. Je donne toujours tort à mes enfants plutôt qu'à leurs conjoints. Vous devez les laisser vivre leurs vies de la façon qu'ils veulent. Et si je les entend se chicaner, je garde ma bouche fermée et je m'occupe de mes affaires. Tout ce qu'ils veulent faire ou dépenser, c'est leur affaire. Ils ont leurs propres enfants et ils feront ce qu'ils voudront. Je ne me mêle pas de leurs affaires financières. Mais il y a une histoire que je raconte à mes enfants, à mes beaux-fils et à mes belles-filles. Je me souviens, en Italie, que l'on avait une fête de village. C'était *San Nicola*. Il y avait une fête et les gens

achetaient à manger. Il y avait un jeune homme qui n'avait pas d'argent pour acheter quoi que ce soit. Il ne faisait que rester là à regarder. Son père était l'un des hommes les plus riches du village et, cependant, il ne donnait jamais rien à son fils. Je n'ai jamais eu grand chose, mais tout ce que j'ai eu, j'ai travaillé très fort pour l'avoir et je l'ai tout donné à mes enfants. Alors, maintenant, j'ai dit à mes cinq beaux-enfants:

« Lorsque vous donnez de l'argent à vos enfants, donnez leur toujours un petit quelque chose de sorte qu'ils ne soient jamais laissés comme ce jeune homme. Faites tout pour vos enfants, mais mêlez-vous de vos affaires. Je leur dis toujours d'épargner de l'argent pour leurs enfants. »

D'autres discours plus radicaux insistent sur les risques que l'aide procurée par les parents aux enfants se transforme en intervention. A l'instar du texte de Rosa qui suit, ces discours affirment alors que la plus grande aide que les parents peuvent apporter à leurs enfants, c'est de les laisser vivre leur propre vie. On en vient ainsi, sinon à favoriser l'abolition pure et simple de toute aide, au moins à en limiter de beaucoup l'extension:

En ce qui concerne l'argent, je n'aime pas donner de l'argent à mes enfants parce qu'il est important qu'ils apprennent à être indépendants. Mais je ne parle pas seulement d'argent, je parle d'autres choses aussi. Je vais vous donner un exemple. J'ai une belle-soeur. Sa fille s'est mariée et ils ont eu des enfants. Ma belle-soeur allait tous les jours aider à nettoyer, à cuisiner, tout ce qui devait être fait. Elle aidait aussi en s'occupant des enfants. Elle aidait tellement sa fille que lorsque son mari lui demandait quelque chose, sa fille ne savait même pas où sa mère avait placé les choses dans sa propre maison. La mère faisait tout pour ses enfants même après qu'ils soient mariés, qu'ils aient leurs propres maisons et leurs propres enfants. Sa fille finit par divorcer et je dis à ma belle-soeur de laisser sa fille et son beau-fils tout seuls, de les laisser vivre leurs propres vies. Si vous ne donnez pas à vos enfants la liberté de vivre leur propres vies, si vous ne leur donnez pas la liberté de faire ce qu'ils veulent et vivre leurs vies, ils n'apprendront jamais à être indépendants (...) Parfois les parents veulent aider. Ils font cela parce qu'ils aiment leurs enfants. Mais parfois, la plus grosse aide qu'ils peuvent donner à leurs enfants est de laisser leurs enfants vivre leurs vies seuls. C'est comme cela que je vois ça. Si mes enfants voulaient se marier, je m'assurerais qu'ils

puissent en assumer la responsabilité. Parfois, c'est difficile pour les parents de laisser leurs enfants faire ce qu'ils veulent, de les laisser vivre leurs vies, mais c'est pire si les parents interfèrent. Nous avons vécu nos vies de la même façon. Et ce qui est important, c'est que lorsque deux personnes se marient, ils doivent prendre leurs propres responsabilités.

Certains témoignages sont plus surprenants encore. On y laisse entendre que les services rendus par les mères à leurs enfants conduisent à des interférences dans leurs vies à elles. Alors que dans les deux exemples qui précèdent, les narratrices se définissent en tant que « mères », il en va autrement ici, dans la mesure où la critique adressée à la possible interférence des enfants dans les vies des narratrices fait à nouveau émerger une identité individuelle à préserver. Dans l'extrait qui suit, par exemple, Rosina valorise l'aide qu'elle apporte à ses enfants. Mais il s'agit d'une aide strictement limitée par un seuil qui correspond au moment où cette aide en viendrait à l'empêcher, elle, de faire ce qui lui plaît. Le rôle de « mère » se trouve ainsi, une nouvelle fois, conditionné et limité par une identité individuelle à laquelle on ne veut pas renoncer:

Pour vous dire la vérité, j'essaie d'aider mes enfants de toutes les manières possibles. Pour autant que mes enfants soient concernés, je vais garder leurs enfants de temps en temps, pas chaque jour parce que j'ai mes propres choses à faire. Comme vous le voyez, aujourd'hui, je suis venue au centre [*Centro donne*]. Je prends aussi des cours de français. J'aime faire ce qui me plaît de faire et ne pas être empêchée. De temps en temps [je garde mes petits-enfants], mais pas tous les jours. Tout ce que je peux faire, mais j'aime mon indépendance et je veux qu'ils [ses enfants] fassent des choses pour eux-mêmes. Tout ce dont ils ont besoin, si je peux les aider, je vais le faire. Mais pas au point où cela m'empêcherait de faire mes choses.

Il en va de même pour l'aide que les enfants apportent à leur mère: ici aussi la relation d'aide peut se transformer en une intervention dans la vie des narratrices. C'est ainsi que Lidia explique comment elle ne veut plus avoir à se préoccuper du fait que ses enfants s'inquiètent pour elle. L'aide des enfants et leur préoccupation à l'égard de leur mère sont décrites ici comme de véritables interventions dans la vie privée de la narratrice qui forcent celle-ci à lutter pour préserver son espace vital:

Je ne veux pas avoir à m'inquiéter du fait que mes enfants s'inquiètent pour moi. Parfois, ils

veulent m'amener chez le médecin et je leur dis de ne pas le faire parce que parfois, lorsque je vais chez le médecin, cela peut prendre une heure ou une demi-heure ou dix minutes. Et si je sais qu'ils sont en train de m'attendre, je vais me sentir mal. Je préfère donc qu'ils me laissent y aller seule. Il n'y a pas de problèmes et il n'y a personne qui m'attend. Je suis libre et ainsi, je sors de chez le médecin lorsque j'en sors (...) L'année dernière, lorsque je suis revenue d'Italie, je venais juste d'arriver que le téléphone se mit à sonner et c'était un de mes enfants qui voulait savoir si j'étais arrivée. Cela me fâcha un peu parce que j'étais supposée de leur téléphoner, pas eux.

« Pourquoi avez-vous appelé avant que j'aie la chance de vous appeler? »

Je n'aime pas ces choses. La vie, c'est la vie et je suis déjà passée à travers la vie à mon âge. Je veux être libre, indépendante. Mais en réalité, je me sens un peu contrainte parce qu'ils me disent:

« Ici, tu peux aller, ici tu ne peux pas aller. »

Alors, si c'est pour être ainsi, tuez-moi. J'ai toujours été une femme active et je ne peux pas rester sous quelqu'un (...) Ils [ses enfants] se préoccupent et ils veulent que je reste près d'eux ou à la maison. Même le soir, si j'ai envie de parler, je vais descendre chez ma fille, mais dès que j'ai envie de partir, je pars et elle se met à me dire de rester, et elle veut que je reste. Ils ne comprennent pas que je veuille partir.

D) DES EXPRESSIONS D'INDÉPENDANCE

Exprimée dans des témoignages qui réfèrent à une indépendance qu'il faut sauvegarder contre l'interférence dans la vie d'autrui à laquelle peut aboutir l'entraide, l'identité individuelle apparaît enfin dans d'autres discours dont les formulations sont souvent semblables. « Je suis une personne très privée et j'aime la liberté de vivre seule et de faire ce que je veux » dira, par exemple, Anita. Angelina, pour sa part, parle de compter sur soi-même plutôt que de chercher à se faire aider. Elle souligne l'importance de faire des choses par soi-même et d'apprendre à travers ses propres erreurs:

Je compte sur moi-même et je ne voulais personne pour m'aider. Je ne veux toujours personne pour m'aider. J'aime faire les choses par moi-même et ne pas déranger les autres. Si j'ai un problème comme un problème médical ou si je dois aller dans un bureau, alors, je vais demander de l'aide. Mais pour autre chose que

cela, je ne demanderai pas de l'aide. Personne ne m'a aidée. J'ai essayé des choses par moi-même et j'ai fait des erreurs. J'ai donc appris par mes erreurs.

(62 ans, célibataire; arrivée au Canada à 35 ans, en 1964; principal travail dans des manufactures).

De plus, cette volonté d'indépendance ne se limite pas seulement aux relations que l'on entretient avec les enfants, mais aussi aux rapports entre conjoints, comme nous le présente Rosa:

Plusieurs vieilles personnes dépendent beaucoup de leurs enfants. Peut-être parce qu'elles n'ont jamais travaillé ou qu'elles ne sont jamais sorties de la maison. Elles n'ont jamais été indépendantes. Il y a aussi des femmes de mon âge et de plus vieilles femmes qui sont dépendantes de leurs maris. Mais j'ai toujours eu un certain degré de liberté. J'ai toujours fait les choses que je voulais faire. Si je suis active aujourd'hui, ce n'est pas que j'ai commencé à être active seulement lorsque mon mari est mort. Toutes mes activités sont des activités que j'avais déjà lorsque mon mari était vivant (...) Je vois beaucoup de vieilles personnes qui ne peuvent vivre seules. Elles vont faire les courses et c'est tout, elles retournent à la maison et c'est tout. Pour vous donner un exemple, j'ai mon frère et ma belle-soeur. Ils ne sortent jamais l'un sans l'autre, jamais l'un sans l'autre. Si les deux sortent, alors, ils sortent, sinon, ils ne sortent pas. Même pour faire les courses. Je dis à ma belle-soeur que j'espère qu'ils seront toujours ensemble:

« Mais si mon frère venait à disparaître, que feras-tu? »

Elle ne peut rien faire, comme aller à la banque, aller dans les magasins. Elle est une personne qui sera dépendante de ses enfants.. Elle a travaillé, mais elle est tellement dépendante de son mari. Je comprends que pour aller en voyage, ils veuillent y aller ensemble. Mais pour faire d'autres choses, une personne devrait avoir des intérêts qui lui sont propres, des intérêts personnels.

D'ailleurs, à plusieurs endroits dans les entretiens, les narratrices nous ont donné des exemples d'activités qu'elles font pour leur propre plaisir et pour leur réalisation personnelle. Lidia raconte qu'elle aime aller se baigner ou aller se promener au parc. Assunta nous dit qu'elle prend des cours de français, qu'elle participe à un centre pour femmes (*Centro Donne*) et qu'elle essaie ainsi de se donner du courage. Bruna a acheté un orgue et suit des cours de

musique (Entretien no. 12; 88 ans; arrivée au Canada à 73 ans en 1980 sur l'invitation de ses enfants; veuve). Quant à Carla, elle aimerait « apprendre quelque chose » et projette de se renseigner sur les groupes qui offrent des cours de cuisine ou de tricotage:

Je veux appeler le CLSC [Centre local de services communautaires] pour voir s'ils peuvent me dire des choses sur ces groupes et me dire auxquels je peux me joindre. J'aimerais faire quelque chose de sorte à ne plus penser à mon mari et, en même temps, faire quelque chose de constructif pour moi.

Conclusion

On pourrait facilement montrer comment ces attitudes favorables à l'affirmation d'une identité individuelle se manifestent également, dans la deuxième recherche, lorsqu'il est question des relations que l'on a avec ses voisins et ses amis: « se mêler de ses affaires », ne pas laisser les autres limiter ses propres activités et éviter toute intervention d'autrui dans sa propre vie, sont des éléments qui dominent et conditionnent ici aussi la nature des relations.

Comment, alors, interpréter cette différence marquée entre les deux recherches que nous avons présentées? Comment se fait-il que, dans la première, l'identité individuelle y soit largement dévalorisée, parce que menaçante pour les rôles familiaux de « fille », de « soeur », d'« épouse » et de « mère » ou parce qu'associée à des comportements individuels égoïstes, destructeurs pour les familles, voire même violents, alors que dans la deuxième étude, l'identité individuelle apparaît fréquemment comme un bien à revendiquer, un droit à protéger, un espace propre qu'il faut sauvegarder? Inversement, comment se fait-il que, dans la première recherche, les identités familiales soient apparues valorisées, dominantes et incontestées au point de monopoliser des pans entiers des récits de vie recueillis, alors que dans les réponses aux entretiens de la deuxième recherche, les narratrices ont maintes fois souligné l'importance de limiter les obligations familiales (surtout celles de la mère envers ses enfants) pour préserver un domaine d'activité personnel?

Il est possible de risquer quelques éléments de réponses pouvant servir de base à des recherches futures. Pour résoudre ce genre de problèmes, et conformément à la définition de l'identité donnée en introduction, nous pensons, premièrement, qu'il faille considérer que les femmes interviewées, comme tout

acteur social, possèdent, non pas une seule identité, mais bien **plusieurs identités potentielles**, plusieurs catégories ou étiquettes, avec leurs contenus respectifs, qu'elles actualisent diversement, successivement ou simultanément, tout dépendant des situations et des relations sociales dans lesquelles elles se trouvent insérées dans leur quotidien. En tant que produit social, en tant que résultat de pratiques et de relations qui ne cessent de changer selon les situations, l'identité constitue donc aussi un phénomène changeant et il serait facile de montrer comment les discours recueillis dans l'une ou l'autre des recherches ne manifestent pas seulement la présence des identités individuelle et familiales qui nous ont intéressées ici, mais aussi une foule d'autres identités de divers ordres: communautaire, locale, ethnique, nationale, régionale, universelle, émigrante, fondée sur l'âge, le sexe, le statut social, la richesse, les positions politiques, etc¹⁰. On peut donc supposer que, comme tout autre acteur, les femmes interviewées dans nos recherches ont à gérer consciemment ou inconsciemment ces multiples identités selon les situations qu'elles rencontrent et les relations qu'elles établissent.

Compte tenu de cela et des précisions données en introduction sur la notion d'identité, nous pensons qu'il faut considérer les discours que l'on recueille, soit au moyen d'histoires de vie, soit grâce à un questionnaire ouvert, comme les **produits des pratiques et des relations sociales qui ont marqué et marquent la vie des gens interviewés**. C'est sur la base de leurs expériences particulières passées et présentes que les narratrices réinterprètent leurs vies ou leurs problèmes actuels. Ces discours, tout comme les identités qu'ils manifestent, ne sont donc que le « *output* » des processus sociaux vécus par les interviewées dans leurs familles, au travail, dans leurs loisirs, etc. Par conséquent, comprendre les raisons pour lesquelles des individus différents produisent des discours différents et manifestent des identités diverses revient à rechercher ce qu'il y a de significativement différent dans les pratiques et les relations sociales vécues par les différentes narratrices.

Cette reconstitution des pratiques et des relations sociales situées en amont des discours obtenus peut s'orienter dans deux directions complémentaires. Tout d'abord, l'analyse devrait s'efforcer de repérer et de reconstruire, le plus précisément possible, les pratiques et les relations sociales, propres à la **vie passée** des narratrices, pour en repérer les élé-

ments les plus pertinents dans la formulation et l'utilisation de telle ou telle identité. Cette reconstitution des moments particulièrement critiques des parcours sociaux passés, du point de vue de l'identité, pourrait alors permettre de mieux comprendre, autant les variations entre les narratrices d'une même étude (variations qui n'ont pas été traitées dans cet article) que les variations entre les deux groupes. Par exemple, prendre en compte comment le divorce et le veuvage, en tant qu'expériences possédant des dimensions et des significations sociales, peuvent avoir déterminé une reformulation identitaire chez les narratrices, pourrait sans doute fournir l'une des clés pour la compréhension des variations entre les deux études présentées dans cet article. En tant qu'expériences déterminant une rupture avec le passé, une reformulation de sa propre définition vis-à-vis des autres et des changements dans l'attitude des autres vis-à-vis de soi, le divorce et le veuvage - beaucoup plus présents chez les narratrices de la deuxième étude - pourraient très bien avoir favorisé une ré-interprétation de soi et la formulation d'un nouvel ensemble d'identités organisées de manière différente. Cette hypothèse serait d'ailleurs appuyée par des recherches comme celle de Sylverman (1987) sur le veuvage en Amérique du Nord et en Europe occidentale dans laquelle l'auteure montre comment, pour beaucoup de femmes, le veuvage se vit comme une libération conduisant à une nouvelle conception de soi-même (« *a transformation in the sense of self* », Sylverman 1987: 173).

Ensuite, la recherche sur les pratiques et les relations sociales situées en amont des discours recueillis devrait aussi se pencher sur la situation de recherche elle-même qui constitue, une **relation sociale actuelle: la relation chercheur-interviewé**. En fait, si l'on accepte de considérer l'identité comme un phénomène multiple, on peut concevoir aisément qu'il n'existe ni de vrais, ni de faux résultats dans les recherches présentées. Puisque toute recherche constitue un processus qui établit des relations sociales semblables à celles que les narratrices établissent dans leur vie quotidienne, on peut supposer que les particularités de chaque situation de recherche déterminent jusqu'à un certain point les identités que les femmes interviewées exprimeront à partir de l'ensemble identitaire potentiel qu'elles possèdent. Il est donc prévisible que des recherches différentes, présentant des relations sociales différentes, puissent produire des résultats divergents.

Cela dit, le relation sociale représentée par la situation d'entrevue comprend au moins deux facteurs importants qui peuvent déterminer la « sélection » d'une ou de plusieurs identités par l'interviewée. Le premier facteur est constitué par les questions du chercheur. On peut dire, en effet, que lorsqu'on pose une question à un vis-à-vis, on lui impose, jusqu'à un certain point, certains thèmes ou certains sujets. La relation comprend donc une dimension de pouvoir et il se peut que l'interviewée ne soit pas d'accord avec les thèmes proposés ou, encore, qu'elle ait des réticences à s'exposer à travers ces thèmes. Quelles que soient ses raisons, l'interviewée pourra alors développer des stratégies de manière à contourner ou à modifier, dans une certaine mesure, les questions du chercheur pour faire évoluer l'entretien dans des directions qui lui sont plus satisfaisantes. Ces stratégies peuvent comprendre, entre autres, le choix d'exhiber au chercheur certaines identités et d'en masquer certaines autres. La présentation de soi devient alors une stratégie complexe de manipulation et de contrôle de sa propre image¹¹.

On peut, dès lors, s'interroger sur les différences, en termes de relation, qu'il y a entre, d'une part, demander à quelqu'un de raconter sa vie et, d'autre part, demander à quelqu'un de parler de certains problèmes particuliers propres à sa vie actuelle. La première tâche, qui correspond à la première recherche présentée dans cet article, peut, par exemple, représenter, pour la narratrice, une occasion de mettre de l'ordre dans sa vie, une occasion de faire une évaluation globale de sa vie tout en présentant au chercheur des identités qui justifient a posteriori ce qu'elle a fait, réussi ou échoué. En revanche, lorsqu'on demande à quelqu'un de parler de ses conditions de vie actuelles et des problèmes auxquels il fait face dans sa vie quotidienne - tâche qui correspond à la deuxième recherche présentée - les motivations à répondre et à parler peuvent être tout à fait différentes. La narratrice peut, par exemple, concevoir cette tâche comme une occasion de se procurer de l'aide auprès du chercheur ou comme l'occasion de réfléchir à des stratégies pratiques pour résoudre certaines difficultés. Dans ce cas aussi, quelle que soit la motivation à l'origine du discours, les identités présentées ne peuvent être indépendantes du type de questions posées par le chercheur.

Mais il existe également un second facteur, propre à la situation d'entrevue, qui peut influencer la gestion identitaire des interviewées. Il s'agit de

l'image que l'interviewée se forge du chercheur. S'il est vrai que l'image de soi que l'interviewée présente est en partie forgée à partir de l'ensemble de connaissances, croyances, valeurs, traditions, normes ou règles, principes éthiques ou religieux acquis au cours des relations sociales vécues dans le passé et dans le présent, cette présentation de soi ne peut être non plus indépendante de ce que l'interviewée pense de son interlocuteur. Or, cette représentation du chercheur peut être complexe et mettre en jeu, elle-même, un ensemble plus ou moins grand d'identités. Les origines locale, régionale, ethnique ou nationale, de même que la langue ou la religion, par exemple, peuvent avoir ici leur importance. L'interviewée peut alors se faire une idée (fausse ou véridique, cela importe peu) de ce que pense d'elle le chercheur en ayant recours à ce qu'elle sait de ce que pensent les membres du groupe d'appartenance auquel elle rattache le chercheur. C'est en ce sens, aussi, que la manière dont l'interviewée associe plus ou moins fortement le chercheur à une institution de la société « dominante » (université francophone ou anglophone, organisme subventionnaire, gouvernement, etc.) peut avoir une influence sur ce que l'interviewée voudra bien montrer d'elle-même et sur la façon dont elle le montrera. On peut dire la même chose du sexe, de l'âge, du statut social, de la richesse, etc, si ceux-ci deviennent des éléments pertinents dans l'image que l'interviewée se fait de son interlocuteur au point de déterminer la stratégie de présentation de soi qu'elle adoptera. On peut imaginer que l'image du chercheur chez les interviewées a pu aussi être déterminant dans les différences observées entre les résultats des deux recherches: en particulier, le sexe des interviewés (masculin dans la première recherche et féminin dans la seconde) a pu avoir son importance.

Enfin, il est important de souligner que les influences des questions du chercheur tout comme l'influence que peut avoir l'image que le narrateur se fait du chercheur ne doivent pas être vues comme des « biais » dont il faudrait se débarrasser. Outre le fait que des situations de recherche dépourvues de ces « biais » ne se réalisent jamais, il s'agit en fait d'éléments propres à toute relation sociale qui peuvent être exploités en tant que tels. La situation de recherche devrait alors être considérée comme la **reproduction en miniature de relations sociales** du même type que celles que les interviewées entretiennent dans leur quotidien. La possibilité d'analyser la dynamique de ces relations de recherche devrait être vue comme une chance unique d'étudier, dans

une situation quasi expérimentale, le fonctionnement des relations sociales en général et la production sociale de l'identité.

Notes

1. Il y a certaines exceptions comme les travaux suivants, par exemple, qui ont traité d'une ou de plusieurs identités de manière explicite: Harney (1985, 1989), McKay (1980), Peressini (1988, 1991a, 1992, 1993), Perin (1982), Perry (1978), Sturino (1978, 1986), Zucchi (1988).
2. Pour une revue de la littérature sur les Italiens au Canada sous l'angle des identités multiples, le lecteur peut se référer à Peressini (1991a: chapitre I).
3. La prise en compte exclusive des facteurs externes « objectifs » qui détermineraient les actions et pensées des acteurs tend aussi à situer le chercheur dans la position de celui qui en vient à en savoir plus que ceux qu'il étudie, avec tout ce que cela comporte comme problèmes épistémologiques et politiques. Comment, de quel droit et du haut de quel point de vue, par exemple, peut-on dire aux femmes qui valorisent leurs rôles de « filles », de « soeurs », d'« épouses » ou de « mères », malgré tous les sacrifices que ceux-ci comportent, qu'elles se trompent ou qu'elles ne savent pas vraiment ce qu'elles font, puisqu'elles s'empêchent de se réaliser comme individus? On touche ici tout le problème du point de vue parfaitement objectif qu'une certaine conception de la science prétend pouvoir atteindre.
4. D'autant plus que cette notion a accumulé une quantité très grande de sens au fur et à mesure de son utilisation en sciences sociales. Pour une histoire des diverses utilisations de la notion d'identité en sciences sociales, on peut se référer à Gleason (1983). L'utilisation qui sera faite ici de cette notion se rapproche de la tradition sociologique telle que la décrit cet auteur et qui regroupe certains auteurs appartenant à l'interactionnisme symbolique de même que divers auteurs ayant travaillé, soit sur la notion d'identification dans son acception sociologique (comme sentiment d'appartenance à un groupe), soit sur la notion de rôles, soit, encore, sur la notion de groupes de référence.
5. Il s'agit, en d'autres mots, de l'identité spécifique à l'individualisme moderne abondamment décrite en philosophie. Avec Renaut (1989: 56), on peut dire que l'identité individuelle dont il est question ici renvoie à la valorisation de l'indépendance en tant qu'« affirmation pure et simple du Moi comme valeur imprescriptible » et en tant que négation de toute « limitation du Moi ». Elle peut être définie aussi, comme le fait Dumont (1983: 264), par la valorisation de « l'être **moral**, indépendant, autonome, et ainsi

(essentiellement) non social, tel qu'on le rencontre avant tout dans notre idéologie moderne de l'homme et de la société ». On retrouve une définition relativement semblable dans Foucault (1984: 56), lorsqu'il définit l'« attitude individualiste » comme étant « caractérisée par la valeur absolue qu'on attribue à l'individu dans sa singularité, et par le degré d'indépendance qui lui est accordé par rapport au groupe auquel il appartient ou aux institutions dont il relève ». On peut aussi rattacher l'identité individuelle à la tradition allemande de l'individualisme occidental telle que la décrit Lukes (1973: 17-22) et qui réfère à l'idée romantique de l'individualité, au caractère unique de la personne, à son originalité ou à son auto-réalisation. Dans tous les cas, l'identité individuelle constitue l'« individu » apparu avec la monadologie de Leibniz dont parle Renaut (1989). Il renvoie à l'idée de **monade**, c'est-à-dire à l'idée d'un être essentiellement replié sur soi, clos et radicalement séparé des autres. Pour reprendre les termes de Nancy (1986: 16), il constitue une figure particulière « de l'immanence: le pour-soi absolument détaché, pris comme origine et comme certitude ». Pour une discussion plus approfondie de cette identité, voir Peressini (1991a: chap. II) où l'on développe aussi une distinction entre indépendance et autonomie à laquelle correspond la distinction entre identité individuelle **indépendante** et identité individuelle **égalitaire** que l'on n'a pas pu retenir pour les fins de cet article.

6. Nous tenons à remercier le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, l'Université de Montréal et le Secrétariat d'État (division du Multiculturalisme) pour leur appui financier au cours de cette recherche.
7. Les sept femmes étaient âgées de 44, 54, 55, 64, 70, 72 et 80 ans. Elles étaient toutes arrivées au Canada entre 1950 et 1963. À Montréal, trois d'entre elles n'avaient jamais travaillé en dehors de leurs foyers, trois autres avaient travaillé en manufacture alors que la plus jeune travaillait dans l'épicerie qu'elle possédait avec son mari. Enfin, cinq d'entre elles étaient mariées et vivaient avec leurs conjoints alors que les deux autres étaient veuves.
8. C'est cette première étape qui a servi à l'élaboration de l'analyse et de l'interprétation des récits de vie. Dans une seconde étape, dont nous ne nous occupons pas ici par manque d'espace, une série de questions ouvertes furent posées aux immigrants interviewés sur la base d'une grille pré-établie. Les narrateurs étaient cependant totalement libres d'organiser leurs réponses à leur gré et de faire ainsi dériver le discours sur les thèmes qu'ils voulaient aborder.
9. Pour une description détaillée de la méthode voir Peressini (1991a: chap. II; 1991b).

10. Tous les noms utilisés dans cet article sont des pseudonymes. Pour une analyse plus approfondie du récit de vie d'Adelina de même que de celui d'une autre narratrice (Rosina C.), voir Peressini (1991a: 184-190).
11. Minoritaire dans un double sens: parce que ces discours occupent, chez tous les interviewés sauf un, des espaces minoritaires à l'intérieur de chaque histoire de vie; parce qu'ils ont tendance aussi, comme on l'a dit, à se concentrer à l'intérieur de quelques thèmes.
12. Nous tenons à remercier le Conseil Québécois de la recherche sociale, pour son appui financier, ainsi que Mme Linda Azzuolo du *Centro Donne*, Mme Rita Crissante du Centre d'accueil Dante, l'hôpital Santa Cabrini et le Centre portugais de référence et de promotion sociale pour leur précieuse collaboration.
13. Nous remercions tout particulièrement Marisa Bove pour ses entrevues auprès des femmes d'origine italienne et pour sa contribution à l'analyse du matériel recueilli. Nous tenons également à remercier Julie Beausoleil et Maria Filomena pour la réalisation des entrevues auprès des femmes franco-québécoises et portugaises respectivement.
14. Pour une analyse de la présence, des valorisations et dévalorisations ainsi que des relations entre les identités « individuelle indépendante », « individuelle égalitaire », « familiales », « communautaire locale » et « nationale » dans les récits de vie d'immigrants d'origine italienne, voir Peressini (1991a).
15. Il va sans dire que ce qui est dit ici au sujet de l'interviewé peut être dit également du chercheur, avec quelques différences rattachées à la position de pouvoir que celui-ci occupe et à la dissymétrie structurelle de la relation de recherche.

Références

- ALLEVATO, C.
1987 "The Status of Italian Immigrant Women in Canada." *Canadian Woman Studies / Les cahiers de la femme*, 8 (2): 12-13.
- BANFIELD, E.D.
1958 *The Moral Basis of a Backward Society*. New York, Free Press.
- BERKOWITZ, S.G.
1984 "Familism, Kinship and Sex Roles in Southern Italy: Contradictory Ideals and Real Contradictions." *Anthropological Quarterly*, 57: 83-92.

- BOISSEVAIN, J.
1971 *Les Italiens de Montréal. L'adaptation dans une société pluraliste*. Ottawa, Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme.
- COLALILLO, G.
1985 "The Italian Immigrant Family." *Polyphony*, 7 (2): 119-22.
- CRONIN, C.
1977 "Illusion and Reality in Sicily." In Schlegel, A. (ed.), *Sexual Stratification: A Cross-Cultural View*. New York, Columbia University Press, pp. 67-93.
- DANZIGER, K.
1974 "The Acculturation of Italian Immigrant Girls in Canada." *International Journal of Psychology*, 9: 129-37.
- DUBISH, J.
1986 *Gender and Power in Rural Greece*. Princeton, N.J., Princeton University Press.
- DUMONT, L.
1983 *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris, Seuil.
- FOUCAULT, M.
1984 "Deux essais sur le sujet et le pouvoir." Dans Dreyfus, H.; Rabinow, P.: *Michel Foucault. Un parcours philosophique*. Paris, Gallimard, pp. 297-321.
- GLEASON, P.
1983 "Identifying Identity: A Semantic History." *Journal of American History*, 69 (4): 910-31.
- HARNEY, R.F.
1978 "Men Without Women: Italian Migrants in Canada, 1885-1930." In Caroli, B.B.; Harney, R.F.; Tomasi, L. (eds.): *The Italian Immigrant Woman in North America*. Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 79-101.
1985 "Italophobia: English-Speaking Malady?." *Studi Emigrazione / Etudes Migrations*, 77: 6-43.
1989 "Caboto and Other Parentela: The Uses of Italian-Canadian Past." In Perin, R.; Sturino, F. (eds.): *Arrangiarsi. The Italian Immigration Experience in Canada*. Montréal, Editions Guernica, pp. 37-62.
- IACOVETTA, F.
1986 "From Contadina to Worker: Southern Italian Immigrant Working Women in Toronto, 1947-62." In Burnet, J. (ed.): *Looking into My Sister's Eyes: An Exploration in Women's History*. Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 195-222.
- 1987 "Trying to Make Ends Meet: An Historical Look at Italian Immigrant Women, the State and Family Survival Strategies in Post-War Toronto." *Canadian Woman Studies / Les cahiers de la femme*, 8 (2): 6-11.
- LACOSTE-DUJARDIN, C.
1985 *Des Mères contre les filles*. Paris, La Découverte.
- LUKES, S.
1973 *Individualism*. New York, Evanston, San Francisco, London, Harper and Row, Publishers.
- MCKAY, J.
1980 Entity vs. Process Approaches to Ethnic Relations and and Ethnic Identity: A Case Study of Ethnic Soccer Clubs in Toronto's Italian Community. *Canadian Ethnic Studies*. Vol. 12(3): 56-80
- MOSS, L.; THOMPSON, W.H.
1959 "The South Italian Family: Litterature and Observation", *Human Organization*, 18: 35-41.
- NANCY, J.-L.
1986 *La Communauté désœuvrée*. Paris, Christian Bourgeois Editeur.
- PERESSINI, M.
1988 "Les territoires mouvants de l'identité: ethnicité des enfants et migration des parents chez les Italiens de Montréal." *Culture*, 8 (1): 3-20.
1991a "Sujets et identités multiples: analyse des histoires de vie d'un groupe d'immigrants italiens à Montréal." Thèse de doctorat, département d'anthropologie, Université de Montréal.
1991b "The Life History as an Expression of Multiple Identities: Notes on Research in an Immigrant Context". In Sharma, S.P.; Ervin, A.M.; Meintel, D. (eds.): *Immigrants and Refugees in Canada. A National Perspective on Ethnicity, Multiculturalism, and Cross-Cultural Adjustment*. Saskatoon, Montréal, University of Saskatchewan, Université de Montréal, pp. 231-248.
1992 "Personal and Public Realms: The Views of Italian Immigrants in Montreal." In Pozzetta, G.; Ramirez, B. (eds.): *The Italian Diaspora: Migration Across the Globe*. Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 193-208.
1993 (à paraître) "Référénts et bricolages identitaires. Les histoires de vie d'un père et d'un fils italo-montréalais." *Revue européenne des migrations internationales* (décembre 1993).
1994 (à paraître) "Affaire de culture ou d'identité? Les relations entre Italiens et Québécois francophones dans les histoires de vie d'immigrants." *Revue internationale d'action communautaire*, printemps 1994.

- 1994 (à paraître) "Individu anonyme et individu communautaire: les avantages et les désavantages de deux formes de travail selon les récits de vie d'immigrants italiens à Montréal." *Culture*, automne 1994.
- PÉRIN, R.
1982 Conflits d'identité et d'allégeance. La propagande du consulat italien à Montréal dans les années 1980. *Questions de Culture*. Vol. 2: 81-102.
- PERRY, H.
1978 "The Metonymic Definition of the Female and the Concept of Honour Among Italian Immigrant Families in Toronto." In Caroli, B.B.; Harney, R.F.; Tomasi, L. (eds.): *The Italian Immigrant Woman in North America*. Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 222-31.
- PICHINI, L.
1987 "Two Generations in Conflict: Sex Role Expectations Among Italian-Canadian Women." *Canadian Woman Studies / Les cahiers de la femme*, 8 (2): 22-23.
- RENAUT, A.
1989 *L'Ère de l'individu. Contribution à une histoire de la subjectivité*. Paris, Gallimard.
- STURINO, F.
1978 "Family and Kin Cohesion Among Southern Italian Immigrants in Toronto." In Caroli, B.B.; Harney, R.F.; Tomasi, L. (eds.): *The Italian Immigrant Woman in North America*. Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 288-311.
- 1985 "The Social Mobility of Italian Canadians: 'Outside' and 'Inside' Concepts of Mobility." *Polyphony*, 7 (2): 123-27.
- 1986 "The Role of Women in Italian Immigration to the New World." In Burnet, J. (ed.): *Looking into My Sister's Eyes: An Exploration in Women's History*. Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 21-32.
- SYLVERMAN, P.
1987 "Widowhood as the Next Stage in the Life Course." In Lopata, H.Z., *Widows*, vol. II (North America). Durham, Duke University, pp. 171-190.
- TASCHEREAU, S.
1987 *Pays et patries. Mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal, 1906-1930*. Montréal, Université de Montréal, Etudes italiennes no. 1.
- VECOLI, R.J.
1964 "Contadini in Chicago: A Critique of The Uprooted." *Journal of American History*, 51 (3): 404-17.
- ZIEGLER, S.
1977 "The Family Unit and International Migration: The Perception of Italian Immigrant Children." *International Migration Review*, 11 (3): 326-33.
- ZUCCHI, J.
1988 *Italian in Toronto. Development of a National Identity, 1875-1935*. Kingston and Montreal, McGill-Queen's University Press.